

Chapitre douze

L'attentat de l'arsenal

Le soleil était presque couché et sur le vaste bassin de l'Arsenal la lumière jouait avec les petites rides que faisaient sur l'eau, les embarcations utilisées par les calfats et les charpentiers pour apporter étoupe, poix, planches et clous sous les navires en réparation. Quelques galères en construction étaient étançonnées sur les plans inclinés des chantiers navals et autour et en dessous de leur coque dont on ne voyait quasiment que le squelette de bois, maîtres, ouvriers et apprentis s'affairaient à scier, cogner, clouer et frapper. Partout se répandait l'odeur acre de la poix et celle parfumée du bois qui avait séjourné au soleil. Un bruit continu de coups, de cris, de frottements se mêlaient dans l'air aux cris des maîtres qui demandaient du matériel aux apprentis et aux voix des ouvriers qui parlaient en hurlant entre eux et accompagnaient leur travail de couplets de chansons populaires. Partout ce n'était qu'une grande course d'hommes en sueur et affairés, aiguillonnés par les cris des contremaîtres qui ne leur donnaient pas de répit, dans une atmosphère tendue d'agitation et d'appréhension. Personne ne pouvait s'arrêter un instant sans qu'un maître ou un chef d'équipe ne crie contre lui. Parfois un maître charpentier faisait un pas en arrière pour jeter un coup d'œil sur des dessins qu'il tenait appuyés sur une planche ou pour consulter les papiers qui reportaient toutes les différentes mesures des parties des bateaux en construction. Puis il hurlait les corrections aux hommes à l'œuvre autour de la coque. Des gamins pieds nus et vêtus de guenilles courraient vite d'un groupe à l'autre, portant des petites outres d'eau ou quelque instrument à ceux qui travaillaient. Ils s'arrêtaient près de chaque groupe, regardaient autour d'eux, les yeux fixes, le temps qu'il fallait aux hommes pour se désaltérer ou pour prendre un outil, puis ils se déplaçaient vers un autre endroit, sans se dépêcher mais sans n'avoir jamais un instant de repos.

Un de ces garçon, arrêté la main en l'air pour attendre qu'un ouvrier lui rende l'outre où il buvait, tout à coup poussa un hurlement : « Le feu ! » et il montra du doigt une galère en réparation d'où montaient des volutes de fumée et plusieurs flammes jaunâtres.

Son cri ne fut pas entendu tout de suite par tout le monde, parce que le bateau se trouvait sur le chantier le plus éloigné du centre et plus près du mur d'enceinte qui donnait sur le quartier de Castello. C'était un des bateaux les plus beaux que recevait à ce moment-là l'Arsenal, couvert de dorures et de bois sculptés.

Les rares personnes qui avaient entendu le cri du garçon levèrent les yeux, épouvantés par ce qui allait arriver et, voyant la fumée et les flammes, ils se mirent à tous crier ensemble, descendre des échafaudages, courir vers le feu dans une grande cohue de coups de coudes et de coups de pieds. Un avait pris

une hache à la main, un autre avait couru vers un seau pour puiser de l'eau, un autre appelait les hommes occupés sur les autres chantiers, en faisant des grands signes de bras pour attirer leur attention. Et de tous les coins de l'Arsenal, ce fut une course d'hommes et de bateaux vers l'endroit d'où les flammes, en crépitant s'élevaient désormais, rapides et lumineuses.

Vite, on commença à jeter des pelletées de terre et des seaux d'eau, à rejeter loin les planches et les poutres pour qu'elles ne prennent pas feu elles aussi, à essayer de pousser le bateau incendié dans le bassin et de l'éloigner ainsi de la rive.

Les soldats aussi, qui, armés d'arbalètes et de piques, étaient de garde à la porte de l'Arsenal ou faisaient des tours de ronde dans les chantiers, après un instant d'hésitation, coururent vers la galère en flammes. Le sergent qui commandait le piquet à l'entrée du grand chantier, sortit rapidement du corps de garde, et vit ce qu'il se passait : il donna l'ordre aux hommes de le suivre et laissa seulement à la porte, le plus âgé et plus emprunté des siens. Puis il se lança à la tête de son peloton en s'ouvrant un passage à coup de coudes.

A peine s'étaient-ils éloignés, que débouchèrent trois jeunes, mal habillés en ouvriers, de derrière une pile de planches entassées en bon ordre à quelques dizaines de mètres du grand portail. Ils regardèrent alentour un instant. On voyait qu'ils avaient fait une grande course parce qu'ils étaient hors d'haleine. Le plus grand et peut-être aussi le plus jeune des trois regarda vers la porte et d'un coup comprit que la situation était favorable ; il se tourna vers les deux autres en murmurant rapidement : « Allez ! Il n'y en a qu'un seul à la porte ! » et prenant son élan, il se jeta vers la sortie. Les deux autres, sans même y penser, le suivirent en courant.

Dès que les trois jeunes apparurent devant lui, le garde qui s'était assis, la pique en travers des genoux sur un petit banc près de la porte, voulut se mettre debout en émettant des sons inarticulés. En un clin d'œil, les trois jeunes furent sous la voûte de la tour de garde, un allongea le bras et bouscula l'homme qui retomba d'un coup assis, d'un bond ils sautèrent les quatre marches de l'entrée et se lancèrent dans une course effrénée à travers la place devant l'Arsenal.

« Ce sont eux ! Ce sont eux ! L'incendie ! » se mit à crier confusément le garde, dès qu'il se fut remis debout, appelant à grands cris le sergent et le peloton de soldats. Puis il se lança en dehors de la porte à leur poursuite en boitant et en hurlant à tous ceux qui étaient sur la place d'arrêter les trois jeunes en fuite. Le sergent regarda l'incendie, resta un moment indécis et se mit à courir en incitant les siens.

« Prenons-les ! Les ouvriers de l'arsenal s'occuperont de l'incendie ! »

Les jeunes, en attendant, étaient déjà arrivés au bout de la place où un enchevêtrement de ruelles leur promettait un refuge et une protection. Le premier à prendre l'étroit passage sombre entre deux masures était celui qui guidait la fuite ; les autres se précipitèrent derrière lui. Après quelques mètres, il tourna sur la droite où s'ouvrait un long quai qui longeait un canal. Les trois

jeunes se mirent à le parcourir, en ralentissant un peu leur course pour reprendre leur souffle. Derrière eux, on entendait, encore assez éloignés, le bruit et les cris des soldats qui les poursuivaient.

Il y avait du monde dans la rue. Les uns marchaient, se collaient aux murs pour les laisser passer, d'autres sur le pas de leur porte se retiraient en arrière ; des femmes qui faisaient du feu penchées sur un bas fourneau, se redressèrent, surprises ; mais personne ne fit un geste pour arrêter les trois jeunes en fuite.

Ils étaient déjà presque arrivés au bout du quai où un étroit pont de bois leur permettrait de passer le canal et de s'échapper le long d'une étroite voie pavée, quand tout à coup d'un portique couvert, débouchèrent deux hommes des Seigneurs de la Nuit, qui se mirent devant eux, l'un pointant une pique, l'autre ouvrant les bras pour capturer au moins un des jeunes gens.

Celui qui était le plus en avant réussit à passer entre le mur d'une maison et la pique de l'homme d'armes, mais les deux autres allèrent heurter violemment le soldat aux bras ouverts et en trébuchant, l'entraînèrent par terre avec eux. Alors que l'un des deux arrivait à reprendre sa course, l'autre tomba par terre. Le soldat avec la pique fut tout de suite sur lui, pointant l'arme sur sa poitrine et criant : « Si tu bouges, je te tue ! »

Alors les deux autres qui étaient déjà au bas du pont, s'arrêtèrent d'un coup, se regardèrent un instant, et puis se retournèrent et se jetèrent d'un élan sur les deux soldats. Surpris, les deux hommes d'armes n'arrivèrent pas à résister aux coups qu'ils recevaient en même temps. Alors qu'ils roulaient et se débattaient, un cherchant à pointer sa pique, l'autre à tirer son épée, les deux jeunes ramassèrent leur camarade qui était tombé, le remirent debout en le secouant et ensemble ils reprirent leur course.

Mais pendant ce temps le sergent avec son petit groupe était arrivé sur le quai et pendant que trois de ses hommes d'armes s'arrêtaient pour encocher leurs arbalètes, les autres reprenaient leur élan en voyant les trois jeunes en fuite à quelques dizaines de mètres de distance. Les jeunes étaient déjà sur le pont quand trois flèches se courbèrent en fouettant l'air et se fichèrent dans le bois à côté d'eux.

En bas du pont, la chaussée s'étendait toute longue et sans abris. Les trois jeunes haletant très fort, regardèrent à droite et à gauche pour voir s'il y avait quelque autre embuscade.

« Allez ! Encore un effort ! Là au fond il y a le portique couvert, et puis... » cria un d'entre eux sans s'arrêter de courir.

Le groupe en armes s'était un peu plus rapproché. Les arbalétriers arrivèrent sur le pont, s'arrêtèrent et tirèrent chacun une flèche de leur carquois. Une vieille femme du haut d'une 'altana', sa terrasse, voyant ce qu'ils s'apprêtaient à faire, se mit à hurler.

« Laissez-les partir ! Malheureux ! Canailles ! »

Beaucoup de monde, aux hurlements et au bruit de la course haletante, s'était mis aux fenêtres et aux portes des maisons du quartier. Ils avaient des

visages hostiles envers les sbires. L'un, quand les jeunes passèrent à côté de lui, dit entre ses dents : « Courage, vous y arrivez ! »

Tout à coup de l'entrée d'un bâtiment délabré, à peine passés les trois jeunes, sortit en reculant un homme. Il traînait un coffre sur deux roues de bois. Arrivé au milieu de la chaussée, il jeta un regard qu'il voulait surpris aux soldats, abandonna le coffre juste au milieu de la rue et se sauva, en ricanant. Le choc fut inévitable. Le sergent fut le premier à heurter le coffre, puis les autres lui tombèrent dessus en tas. Ils ne mirent pas longtemps avant de jeter l'obstacle de côté, mais pendant ce temps les trois jeunes avaient tourné au coin de la rue et avaient disparus dans un portique couvert.

De l'obscurité du portique couvert on débouchait sur une cour d'où partaient deux rues. Rapides, les jeunes prirent celle de droite, et ralentissant leur course après quelques pas, ils se jetèrent ensemble sur une porte, la refermèrent en grande hâte et volèrent en haut des escaliers de bois.

Survinrent presque tout de suite les gendarmes. Ils s'arrêtèrent indécis de la direction à prendre et un vieux, assis sur les marches pour prendre le peu de soleil qui pénétrait dans la cour, leur montra de la main la rue à gauche. Le peloton, sergent en tête se précipita dans la rue. Mais ils revinrent presque aussitôt, essoufflés et furieux : ils avaient compris qu'ils avaient été trompés. Ils regardèrent alentour pour se défouler de leur déconvenue sur quelqu'un. Mais le vieux avait disparu.

Pendant ce temps là, les trois jeunes étaient déjà arrivés en haut de l'escalier et s'étaient arrêtés sur le palier devant une petite porte fermée par une barre de bois pour reprendre leur souffle. L'un déplaça avec précaution le panneau tendu sur une petite fenêtre et jeta un rapide coup d'œil en bas. Ne voyant personne et n'entendant plus aucun bruit de pieds, il se tourna vers ses compagnons l'air soulagé et dit d'une voix triomphante : « On y est arrivé ! »

« Doucement, parle doucement... attends un moment... » lui ordonna celui des trois qui semblait commander, et, la barre enlevée, il les précéda dans un vaste et sombre grenier tout encombré de bric-à-brac et de tas informes de toiles, d'amarres et de voiles de bateau.

A peine la porte fermée dans leur dos, les trois jeunes coururent vers une petite fenêtre basse pour surveiller le bas. Quand ils eurent la confirmation qu'ils n'étaient plus suivis, ils se redressèrent et se regardèrent heureux d'avoir réussi leur coup et d'avoir échappé au danger.

« Bernardino nous avons été grands ! »

« Sûr, Trappa ! Très grands ! Avec l'aide de Dieu on leur a fait comprendre qu'on peut les frapper quand on veut » répondit Bernardino.

« ... Et qu'ils ne peuvent plus faire ce qu'ils veulent ! » ajouta le troisième qui s'appelait Pungiluppo en donnant une tape dans le dos de son ami « Notre heure va sonner, Trappa ! Dès qu'on le saura au Palais, tu vois la peur que Gradenigo aura ! »

« Tu as vu comment le peuple nous a aidé ? Ce seront eux les protagonistes du réveil évangélique. J'en suis vraiment sûr maintenant ! »

« Comme ça brûlait bien ! »

« Et le tête du garde à la porte ... »

« Calmons-nous un peu et n'oublions pas la prudence » les prévint Bernardino à ce moment-là, « Il ne faut pas compromettre ceux qui nous hébergent. Et si nous parlons aussi fort... Allons plutôt remettre nos vêtements. »

Et il alla le premier dans un coin de la grande pièce.

Bernardino était très jeune. Maigre et élancé, il avait un beau visage encadré d'une cascade de cheveux blonds. Il enleva ses habits d'ouvriers, remit sa robe de pénitent. Lui et Trappa, bien qu'il s'en soient échappés, se considéraient encore comme des membres de la communauté de San Lorenzo.

Trappa était plus âgé que son compagnon mais il n'avait pas son charme. Petit de taille, les yeux myopes, il avait toujours un air timide.

Le troisième qui se rhabillait tout content, était le fils d'un artisan de la guilde des toiliers. On l'appelait Pungilupo à cause de son nez pointu et parce qu'il avait l'habitude de toujours tenir sa tête en avant, en arrêt comme un chien de chasse.

« Allons nous asseoir sur ce banc » dit-il en invitant les deux autres, « Maintenant, il nous faudra rester ici jusqu'à demain matin ; qui sait le nombre de gardes et d'espions qui vont circuler cette nuit ! »

Ils s'assirent tous les trois l'un près de l'autre. Il faisait presque nuit maintenant. La dernière lumière du soleil, en entrant par la fenêtre, éclairait à peine le coin où ils s'étaient installés. De rares bruits venaient de l'extérieur : un chant ou quelque appel seulement. Mais aucune rumeur de travail n'arrivait maintenant de l'arsenal voisin. Juste au dessus de l'endroit où l'horizon était teinté du rouge du soleil couchant, était apparue dans le limpide ciel d'août, la lumineuse étoile de Vénus.

« Quelle paix ! » dit doucement Trappa, « Et penser qu'ici en bas tout est mal... »

« Non, pas tout. Il y a l'amitié, il y a l'amour des pauvres... » lui répliqua Bernardino.

Et regardant dehors, pensif, il murmura : « Qui sait comment sera le monde quand nous aurons réussi à le changer... »

Puis il se hâta d'ajouter : « Pas nous seuls. »

« Pourtant aujourd'hui nous avons fait une chose dont tout Venise parlera longtemps ! » dit Pungilupo avec un petit rire étouffé.

« Non, nous n'avons pas fait une belle chose. Brûler un bateau qui coûte tant de travail. Mais il faut pourtant que quelqu'un fasse comprendre au peuple qu'il n'est pas seul dans cette lutte. Qu'il y en a qui n'ont pas peur des tyrans qui le tourmentent. »

« Qui sait ce qu'ils sont en train de faire dans l'île maintenant ! » demanda Trappa interrompant son ami, « Qui sait comment ils auront pris notre fuite. »

« Avec douleur, j'espère » répondit son ami, « j'en suis même sûr. Nous nous aimons bien. Mais comment pouvions-nous rester encore là. Peut-être qu'un jour nous y retournerons. Tu aimerais Trappa ? »

L'autre acquiesça.

Ils se turent tous les trois et se mirent à regarder le spectacle silencieux du ciel : le bleu de la nuit était désormais partout et les premières étoiles commençaient déjà à scintiller.

Ils restèrent un moment en silence, chacun plongé dans ses pensées. Tout à coup un grattement à la porte les fit sursauter. Bernardino sauta sur ses pieds, gratta vite une allumette, alluma une bougie et regarda Trappa d'un air interrogatif : « Tu as dit à quelqu'un qu'on était ici ? »

« Non. »

Pungilupo, le plus doucement possible, alla vers un tas de voiles, souleva une toile et en sortit un poignard. Le bruit se répéta. Alors Bernardino prit la bougie et se dirigea en silence mais déterminé vers la porte. Son compagnon armé derrière lui, il tourna rapidement le clé et ouvrit d'un coup. Tout d'abord, ils ne virent personne, puis un jappement et un remuement de queue leur fit baisser les yeux. Ils virent alors un chien. Il n'était pas grand, de couleur noire mais avec une grande tache blanche sur la poitrine et il les regardait en tenant craintivement sa tête enfoncée entre ses deux maigres épaules, les yeux suppliants.

« Nero ! » s'exclama à voix basse Bernardino, « Quelle peur tu nous a fais ! »

Un peu énervé, Pungilupo dit : « On n'est jamais assez prudent. Celui là, il a senti notre odeur et il nous a suivis. »

« Maintenant, on le fait entrer et on ferme la porte... Viens. »

Le chien comprit tout de suite qu'il n'était pas indésirable et il se faufila à l'intérieur avec le sérieux affairé qu'ont tous les chiens errants. Les trois jeunes le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'obscurité du grenier puis revinrent s'asseoir sur le banc. Ils l'entendirent courir çà et là et flairer fortement. Après un moment, il revint s'allongea à côté d'eux et les regarda d'un air interrogatif.

« Tu n'as rien trouvé, hein Nero ? » demanda Bernardino.

Le chien remua doucement sa queue.

« Pauvre vieux, lui aussi il est victime de la misère où nous vivons tous. Autrefois, il aurait toujours trouvé quelqu'un prêt à lui donner quelque chose à manger. Mais maintenant... »

Il mit une main dans sa poche, en tira une demi miche de pain, il la rompit et en tendit un morceau au chien.

« Prends. »

Nero attrapa le pain avec ses dents presque violemment.

« Et ce n'est que... Comme nous » dit Trappa en le regardant manger.

Pungilungo tout à coup dit : « Qu'est ce que je raconte à mes parents demain matin, quand ils me verront réapparaître ? » il haussa les épaules, « une quelconque histoire et ils ne me croiront pas comme d'habitude. Mais ils m'aiment bien et ils me pardonneront encore cette fois. »

Bernardino ne l'écoutait plus ; il regardait au contraire son ami qui s'était sauvé avec lui de San Lorenzo.

« Tu te trompes Trappa. Des amis tu en as beaucoup, justement comme nous. Les pauvres et les bons ne sont jamais seuls. Peut-être parce qu'ils sont si nombreux... Ne te laisse pas aller à certaines idées ! »

« Si on vivait dans un monde meilleur ! Si on avait l'argent qu'ont ces gens là... » s'exclama Trappa.

« Si tu étais riche, qu'est ce que tu ferais ? » lui demanda presque amusé Bernardino.

« Moi ? Tellement de choses... » Il fit un sourire et se mit à penser les yeux ouverts. Bernardino éteignit la bougie et dans la nuit il lui suggéra : « Allez, raconte-nous ça avant qu'on s'endorme. »

« Voyons... » commença Trappa, « J'y ai pensé tellement de fois ! Avant tout, j'appellerais les pauvres de ce quartier et je leur ferais cadeau de dix ducats par tête. Et puis j'ouvrirais des cuisines et des réfectoires dans cinq ou six endroits de Venise et je ferais venir à midi tous ceux qui ont besoin de manger. Puis j'enverrais de l'argent à tous les abbés et aux curés – mais il faut qu'ils soient honnêtes – de la Marche, pour qu'ils le distribuent. Puis j'ouvrirais plein d'ateliers et je donnerais à travailler à plein de gens. Puis j'enverrais des bateaux en Orient et en Sicile pour acheter toutes les bonnes choses qui s'y trouvent et les vendre à bas prix... Et j'enverrais des bons outils et une paire de bœufs à San Lorenzo pour qu'ils ne soient pas obligés de continuer à s'éreinter de fatigue... »

Il s'arrêta un instant, pensant aux autres choses à faire et Pungiluppo en profita pour lui demander : « Et pour toi tu ne veux rien ? »

« Pour moi ? » demanda-t-il étonné, « Mais... Oui, voilà, je voudrais une très grande maison, sur un beau canal, sans aucun luxe mais avec plein de chambres pour pouvoir héberger tous mes amis et pouvoir parler avec de bons frères et me faire expliquer l'Évangile et la vie de Jésus. »

Il resta un instant en suspens puis presque honteux il ajouta : « Voilà, et puis je crois que ce ne serait pas mal si je faisais vivre mes parents un peu mieux que ce qu'ils ont maintenant et donner une dot à mes sœurs. »

Trappa se tût et dans la nuit, avec les étoiles qui apparaissaient à foison au-delà de la fenêtre, il se fit un grand silence, peut-être parce que ces trois jeunes gens se mirent à penser à leur maison et à leur famille.

Peu après Pungiluppo demanda à Bernardino : « Et toi, si tu étais riche, qu'est-ce que tu ferais ? »

« Moi, je n'ai jamais rêvé d'être riche » répondit Bernardino « Je rêve plutôt parfois, d'être l'homme le plus puissant du monde. Plus que le Pape. Alors... »

« Alors, que ferais-tu ? »

« Voilà... D'abord, je sortirais de prison tous les gens du peuple qui se sont rebellés par désespoir et les vagabonds qui peinent à vivre parce qu'ils ne trouvent pas de quoi gagner leur pain dans leur village. Je réhabiliterais les martyrs qui ont été mis à mort parce qu'ils aimaient l'Évangile et les pauvres comme Segarelli de Parme et fra Dolcino et je chasserais tous les frères mineurs indignes et faux, qui ont oublié le véritable enseignement de François. »

Au fur et à mesure qu'il parlait, Bernardino se laissait de plus en plus prendre par son enthousiasme et même ses paroles qui étaient dites à voix très basse, semblaient remplir toute la grande salle.

« ... Puis, je glorifierais la figure de Pierre de Morone. Il serait juste que Célestin V soit élevé à la gloire des autels. Je crois que lui fut vraiment la colombe de la prophétie de Joaquin. Puis je ferais élire, mais par un concile où seraient présentes toutes les personnes les plus importantes du monde chrétien, un pape spirituel, digne de guider l'humanité vers la nouvelle ère qui nous attend. En second lieu – ce n'est pas que ceci ait moins d'importance – je donnerais l'ordre que partout le peuple soit écouté dans chaque décision politique et dans l'élaboration des lois. J'ordonnerais – et sur ceci je ne céderais jamais – que les biens de cette terre soient distribués à tous de manière équitable. Et qu'on prenne soin des veuves, des orphelins et des enfants abandonnés. Je punirais sans pitié les usuriers et je condamnerais au pilori les accapareurs de pain. Puis je chasserais tous les prêtres simoniaques et je donnerais l'ordre à l'Église de revenir à la pauvreté évangélique et de ne plus s'intéresser aux choses de cette terre. Avec les hérétiques, j'adopterais la persuasion et l'exemple d'une vie chrétienne. Et puis j'ordonnerais aux rois de se mettre à la tête d'une grande croisade pour libérer les lieux saints. Enfin j'organiserais une grande procession de pénitents qui parcourrait le monde chrétien tout entier pour préparer la nouvelle ère... Voilà ce que je ferais... Ah non ! Il y a encore une chose : je ferais en sorte que partout où il y a des champs des prés et des bois, les paysans s'unissent en communautés rurales. »

Avec un petit sourire il ajouta : « Vous imaginez toute la Marche pleine de communautés ? »

« Et pour Venise qu'est-ce que tu ferais ? » lui demanda à son tour Trappa.

« Eh oui, je l'avais presque oubliée Venise ! Avant tout, je chasserais Gradenigo et tous ses partisans. Puis je redonnerais tous les pouvoirs à l'assemblée populaire et à tous, la liberté de parler et de s'unir entre eux, en sauvant la morale. Enfin je ferais élire dans chaque quartier des hommes de bien qui avec les frères Mineurs guident les vénitiens vers l'ère de l'esprit... Voilà... »

Bernardino s'arrêta et même dans l'obscurité les deux autres se rendirent compte qu'il se sentait un peu intimidé par ce qu'il avait dit. Peu après, Trappa dit : « Quels beaux rêves ! Si seulement ils pouvaient arriver... »

Bernardino lui répondit : « Nous devons lutter pour qu'ils deviennent vrais et qui sait pour combien de temps ... Et sans jamais se fatiguer, vous savez ! »

Il les regarda et les vit bailler. Alors il ajouta : « Allez, dormons maintenant, Nous sommes fatigués. Demain matin, nous sortirons d'ici, un à la fois. On se mêlera aux gens... »

« ... Et nous irons tous les trois à la réunion de San Samuele. Bien que fra Giacomo n'ait invité que toi » ajouta Pungiluppo.

« C'est vrai. Je vous l'ai promis... Maintenant, bonne nuit à vous deux. »

« Bonne nuit. »

Les trois garçons s'étendirent sur un tas de voiles avec le chien qui s'était faufilé au milieu d'eux, en geignant tout doucement de contentement.